

Fantasma [installation de Delabela] **Ce qu'a fait Delabela de son cachet d'exposition**

Érick Fortin

Québec Kraków
Numéro 91, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Les Éditions Intervention

ISSN
0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, É. (2005). Compte rendu de [Fantasma [installation de Delabela] : ce qu'a fait Delabela de son cachet d'exposition]. *Inter*, (91), 60–61.

Fantasmes

[installation de Delabela®]

Une séance de photos avec Céline DION... en tout cas, passer du temps avec Céline DION parce que c'est « LA » du Québec, parce que c'est grâce à elle que le Québec est sur la map, c'est grâce à elle qu'on est là... C'est partout à travers le monde. Je suis allée à Cuba, je suis allée au Mexique, je suis allée en République et tout ce que tu entends, c'est les chansons de Céline DION. Pis ça c'est une fierté. Tu fais comme elle, tu te tapes dans le cœur pis tu dis : « Ouais, c'est nous autres. » C'est ça mon fantasma.

Extrait de *Fantasmes* de Delabela

Ce qu'a fait Delabela de son cachet d'exposition

> ÉRICK FORTIN

Donnez un cachet d'exposition au trio Delabela. Il réalisera peut-être l'un de vos fantasmes. Basée sur la rencontre et l'échange, l'exposition présentée par le collectif Delabela, formé de Hugo LACHANCE, Stéphane BERNIER et Fred LAFORGE, se veut une réflexion autour du fantasma.

S'étant donné pour mandat d'utiliser son cachet d'exposition afin de réaliser le fantasma de quelqu'un, Delabela se lance dans un long travail de terrain. Les trois artistes réalisent des entrevues filmées auprès de 75 personnes. Interrogés sur leur fantasma, les répondants sont informés de l'intention des artistes de concrétiser un des rêves évoqués. De ce nombre, 55 sont retenus à l'intérieur d'un montage vidéo. C'est d'ailleurs cette projection qui attire le regard du visiteur dès qu'il entre dans l'espace d'exposition. Des images d'autant plus intrigantes que, dans ce qui semble un désir de préserver l'anonymat des répondants, la caméra est concentrée sur le bas de leur visage.

Au fond de l'espace d'exposition, un petit téléviseur et une paire d'écouteurs sont installés sur un socle. En employant le dispositif, on peut y voir et y entendre Luc, le participant qui énonce le fantasma retenu par Delabela. C'est à ce moment que le visiteur saisit mieux le sens de l'exposition. Ses parents séparés depuis fort longtemps, Luc n'a aucun souvenir photographique récent de sa famille proche. Il a donc pour fantasma de rassembler sa famille afin de réaliser une photo où tous apparaissent unis et heureux. Delabela a pris sur lui de réaliser ce rêve. L'exposition comporte donc une image tirée en grand format où nous pouvons voir le participant entouré de ses deux parents, de son frère, de sa sœur ainsi que de son jeune neveu. *Fantasmes* comporte également la projection d'une diapositive de la dernière prise sur laquelle sont présents quelques membres de la famille de Luc, alors encore très jeunes.

Enfin, le mur vitré du Lieu est cloisonné par des cimaises. Perforé à même celles-ci, on peut

lire en grosses lettres le titre de l'exposition et y voir, dans des cercles, en transparence, quelques « bas de visage » extraits de la vidéo. L'utilisation de la perforation grossière n'est pas sans rappeler l'esthétique *trash* des premiers essais picturaux du collectif. Malgré tout, l'ensemble inspire le vif désir d'une esthétique aseptisée.

Les fantasmes de Delabela

C'est souvent sous le couvert de l'humour que l'on répond à l'invitation de Delabela. On s'amuse à l'idée de livrer un fantasma à la caméra, on se prend parfois même au jeu de l'excentricité. Cela dit, ce ne sont pas là les seules attitudes que le visiteur attentif peut capter dans l'ensemble des entrevues réalisées.

Il faut d'abord souligner que Delabela aborde les participants de manière très naturelle en leur exposant l'objectif de sa démarche. Tous savent que le trio pourrait, éventuellement, réaliser leur fantasma, et ce, grâce au cachet de son exposition. C'est d'autant plus intéressant que certains répondants se lancent dans des exposés qui relèvent du projet de société, lorsqu'ils ne frisent pas l'utopie.

Témoignage du processus emprunté par les artistes, la vidéo propose une série d'attitudes qui peuvent être associées à la critique sociale, à la reconnaissance, à la réalisation de soi, à l'humour ainsi qu'au plaisir charnel. Il fut toujours de la volonté des LACHANCE, BERNIER et LAFORGE de ne rien censurer, et *Fantasmes* n'y fait pas exception. Nous y retrouvons de tout. Delabela assure que les seules entrevues mises de côté sont celles qui redondent.

Lorsqu'il est question de critique sociale, des participants s'attardent à l'industrie de la musique à la « Star Académie » ainsi qu'au financement de la culture. Cela dit, c'est surtout la pauvreté qui retient notre attention. Plusieurs ont émis le fantasma que chacun ait un toit, des repas chauds et un peu plus d'espoir. La reconnaissance passe par le fantasma du vedettariat,

du succès populaire et de l'accomplissement dans une discipline particulière. On souhaite maîtriser un instrument de musique, être reconnu sur la rue ou gagner une foule par sa prestation scénique. En ce qui a trait à la réalisation de soi, elle prend la forme de rêves secrets qui impliquent surtout le répondant. C'est le cas de cette participante qui souhaite passer du temps avec Céline DION ou de cet autre participant qui cumule deux fantasmes : celui de voyager et de posséder un chien. Résolvant la question, il souhaite aller rejoindre un ami dans l'Ouest canadien avec un basset. Sous le ton de l'humour et du croisement d'idées, un autre, joueur de guitare et passionné de friandises Reese, rêve d'un instrument fabriqué en chocolat, si pratique dans le cas de fringales lors des solos enflammés. Enfin, notons que certains fantasmes lubriques en ont possiblement choqué plus d'un. Les propos tenus par quelques participants à cette expérience artistique sont très explicites et tombent carrément dans la vulgarité.

Conjugaison plurielle

Delabela est né d'une volonté réelle de questionner l'identité dans l'acte de création collectif. Dès ses débuts, le groupe, alors composé de quatre membres, se partage canevas et autres supports, peignant une même œuvre à plusieurs mains. Un bel exercice de partage, mais surtout d'importantes concessions pour l'ego de chacun.

Rappelons que Delabela se veut une entité artistique à part entière. Sa première exposition, *Appartement 4* (l'œuvre de l'autre, UQAC, 1999), présente le repaire fictif de l'artiste, l'espace d'une seule personne, mais conçu par le collectif. L'exposition fait également office de canular et cherche à prendre au piège l'élite culturelle qui s'attend à rencontrer un artiste international, sorti d'une Europe lointaine, daignant exposer dans une galerie universitaire du Québec.

Si, au départ, le collectif travaille dans l'impulsion et l'urgence de l'acte de création, sa

pratique se transforme et évolue. Maintenant composé de trois membres, il délaisse la pratique purement picturale pour se livrer à des interventions de plus en plus ouvertes au public.

C'est lors du projet *Delabela Factory*² (*Espaces émergents*, 2001) que le trio opère un virage dans son travail. Il passe d'une pratique picturale criarde à un art davantage relationnel. C'est également à cette époque que le collectif adopte son logo. Le *d* stylisé de Delabela marque le moment où l'entité devient une entreprise³ et les membres du collectif, des ouvriers au service de celle-ci. Cette compagnie fournit des services ou produit des objets. Depuis, Delabela s'intéresse particulièrement à l'installation *in situ* et à l'action artistique. Le discours s'articule autour de la rencontre et du don. L'entreprise Delabela[®] crée des objets artistiques dans le but de provoquer la rencontre avec les membres du public et ainsi d'explorer les ramifications du hasard et du partage.

Un bon exemple du travail actuel du trio est l'intervention artistique qu'il réalise consécutivement en 2002 auprès des publics québécois et espagnol. Le projet *64 pouces de liens affectifs* se veut une action orientée vers l'échange et le partage. Concrètement, cette manœuvre prend la forme de moulages réalisés à partir des 32 pouces de 16 participants québécois. Recoulés en sucre d'orge, ces pouces deviennent des sucettes que le groupe prend soin d'emballer individuellement. Photographies et fiches d'identification en main³, Delabela[®] redistribue ces sucreries lors d'une action à Gijon en Espagne. Chaque participant espagnol doit, à son tour, se prêter au moulage de ses pouces. Ainsi, l'action du collectif mène à un échange concret et affectif entre deux parfaits étrangers. Le trio amène les participants à poser un geste intime dans un contexte ludique : celui de sucer l'empreinte du pouce d'un inconnu. Et bien que Delabela y rattache un propos eucharistique, soit la communion par la consommation de la représentation d'une partie du corps de l'autre, on y voit volontiers un jeu auquel on regrette de ne pas avoir été convié.

La rencontre, le hasard et le don

Le projet *Fantasmes* n'y fait pas exception. Nous y retrouvons toutes les règles de création propres à l'entreprise Delabela[®]. Dans le cas présent, le groupe offre un service, la réalisation d'un fantasme, et se fait producteur d'un objet artistique : une photographie. Nous y retrouvons également les éléments moteurs de l'œuvre : la rencontre, le hasard et le don.

Fantasmes en est un exemple éloquent, Delabela flirte dans un registre proche de l'art relationnel. Malgré tout, le collectif assure qu'il existe une nuance importante : il ne s'agit pas de faire de l'art avec l'autre, mais bien de s'en servir comme d'un outil de création. L'artiste garde un contrôle total sur le caractère esthétique du projet, sur les entrevues ainsi que sur le montage dans l'espace d'exposition.

Afin de fixer des paramètres de création, on insiste sur l'intérêt du hasard dans la rencontre. Bien que le public ne soit pas intégré au processus créatif de l'œuvre, il en teinte le résultat et c'est là sa seule influence sur l'œuvre. En forçant la rencontre et en invitant la population à confier un fantasme à la caméra, Delabela se donne des possibilités d'expérimentation, des prétextes à créer. Le public, sa compréhension du projet et sa réaction face à celui-ci sont des facteurs sur lesquels le collectif n'a pas de contrôle et dont il doit tenir compte. Quant au don, il est présent par l'utilisation que fait le collectif de son cachet d'exposition. Il est à la base du projet, il sert à la circulation de l'objet artistique. Par ailleurs, il va sans dire que l'œuvre photographique produite par l'entremise de *Fantasmes* est la propriété de Luc.

L'exposition-réalité

Fantasmes se veut une intrusion dans la vie privée d'inconnus, une invitation au voyeurisme. Sans toutefois en dresser un portrait critique, Delabela[®] emprunte des mécanismes propres au phénomène de la télé-réalité. Les participants entrent dans un jeu plus ou moins avoué qui les mène à concourir les uns contre les autres pour la réalisation de leur fantasme. Le visiteur (spectateur) est témoin du processus employé par les artistes. Il ne reste pas pour autant passif puisqu'une fois la curiosité passée, il ne peut faire autrement que de se questionner. À entendre

fantasmes par-dessus fantasmes et à constater l'implication (tant pécuniaire qu'organisationnelle) de Delabela[®] à l'intérieur de cette expérience, on se demande systématiquement ce qui, dans pareil cas, nous aurait fait vibrer au point de nous confier à une caméra indiscreète. L'exercice pousse même à s'interroger sur ce qui nous empêche de réaliser nos propres fantasmes. Préfère-t-on qu'un fantasme demeure de l'ordre du rêve plutôt que de travailler à sa réalisation, de peur que le réel soit une déception ?

Bien que l'aspect aseptisé que prend *Fantasmes* frappe et laisse penser que Delabela mûrit, il faut admettre que c'est avant tout le concept qui séduit. Le trio donne la totalité de son cachet d'exposition à la réalisation du fantasme d'un pur étranger. La présentation se voit reléguée au rôle de trace, l'acte artistique se fait processus et réfère directement à la rencontre, aux hasards que celle-ci provoque ainsi qu'à la participation des nombreux répondants.

En sept années d'existence, le trio s'est réellement concentré sur le processus de création collectif, sur l'individualité dans le groupe ainsi que sur le « faire en équipe ». Le concept qui donne naissance à Delabela est la rencontre d'artistes et le partage de la création sur une même œuvre. Bien que cet aspect soit toujours présent, il s'articule différemment. Dans l'actualisation qu'il fait de sa pratique, Delabela pousse les frontières de cette rencontre et multiplie les actes de partage. Il provoque le hasard et en fait le matériau de l'œuvre. Aujourd'hui, nous devons admettre que le collectif possède un processus de création axé davantage sur le concept. La quête identitaire semble s'être estompée, LACHANCE, BERNIER et LAFORGE ont trouvé un chemin qui permet à Delabela[®] de poursuivre une recherche porteuse de sens et qui préserve l'unicité de cette entité-entreprise artistique. ■

- 1 L'exposition fut intitulée *Appartement 4 car*, à ce moment, le groupe était composé de quatre membres. Patrick FORTIN-DESBIENS quitta le collectif en 2001.
- 2 Ce projet a fait l'objet d'un article dans la revue *Inter, art actuel*, n° 81.
- 3 La photographie et la fiche d'identification du propriétaire du pouce sont jointes à l'emballage de la sucette afin de favoriser une éventuelle prise de contact entre les participants des différents pays.

